

ALLOCUTION

ADRESSÉE PAR

M. L'ABBÉ RESURRECCION MARIA DE AZKUE

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

AUX CONGRÉGANISTES DE MARIE IMMACULÉE

le 28 mai 1905

EN LA CHAPELLE

DU COLLÈGE SAINT-GRÉGOIRE

DE TOURS

IMPRIMATUR :

Turon., die 28^a Maii 1906.

J. SELLIER, *Vic. gen.*

Ecce Mater tua.

Il y a, chers frères, des souvenirs qui sont en faveur dans notre mémoire, sans qu'on puisse se rendre compte pourquoi. Lorsque notre bien-aimé Père et directeur¹ m'a fait l'honneur, si difficile pour moi, de m'inviter à vous adresser la parole, la première pensée qui m'est venue fut un exemple que j'ai appris quand je faisais ma rhétorique : « L'habitant d'Aragon (en Espagne) est franc, disait l'auteur du livre, le Navarrais est gai, le Français est hospitalier. » Cette pensée, vieille

¹ M. l'abbé P.-J. de Bussy.

de vingt-cinq ans, est tombée dans mon cœur comme un baume de soulagement. Vous, Français, vous avez en effet, parmi bien d'autres, la vertu de l'hospitalité. Je l'ai bien éprouvé jusqu'à présent, et je crois que vous me l'accorderez dorénavant et surtout dans ce moment.

Quel sujet de petite instruction religieuse pourrait être plus digne de vous, fils bien-aimés de Marie, plus adapté au mois que nous allons bientôt finir et plus agréable à mon cœur, que de vous entretenir un moment de Sa Majesté la Reine des cieux ?

C'est une sorte de pieux égoïsme qui nous pousse, quand nous la regardons, à l'appeler notre mère plutôt que Mère de Dieu, et j'ajoute que c'est aussi plus conforme à son humilité.

Étudions un peu sa maternité humaine pour mieux l'aimer, pour nous en réjouir plus encore.

Notre naissance surnaturelle a été pleine d'arcanes, enveloppée dans le même mystère que la mort de notre Sauveur. Notre berceau fut l'échafaud d'un Dieu. Le tableau de la tragédie du Calvaire, où nous sommes nés à

la vie de la grâce, à la filiation de Marie, est le tableau le plus sombre, le plus terrifiant que des yeux humains aient jamais contemplé.

Son auteur est la mort. Ayant commencé sa besogne à la grotte de Gethsémani, c'est elle qui a prononcé la terrible sentence de condamnation du Juste, par les lèvres d'un peuple qui depuis lors est un peuple sans patrie sur la terre, sans patrie aux cieux.

C'est bien la mort qui a obscurci la nature sur laquelle ses doigts décharnés avaient tracé ce sanglant chef-d'œuvre de haine humaine, de charité divine : la Rédemption.

Nous pouvons nous imaginer qu'après avoir reconnu la divinité de sa victime, elle est montée au ciel demander à son Souverain le pouvoir de mettre sa main sur notre bien-aimé Jésus; et qu'en descendant elle a tiré le céleste rideau, inconnu de l'astronomie, pour cacher le soleil en plein midi d'un printemps oriental.

Ensuite, se mettant à genoux sur la croix, elle a commencé à éteindre la lumière des yeux de l'auguste Victime, à arrêter les battements de son cœur qui règle tout le mouvement

surnaturel. Et lorsqu'elle allait se glorifier de sa victoire, croyant que l'auteur de la vie décédé, toute autre vie disparaîtrait et s'enfoncerait dans le chaos, dans le vide primitif, c'est alors que Marie nous enfante, et que se vérifie la prophétie du Sauveur sur la vertu germinative du grain de froment : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert*. Quand la vertu productrice du grain de froment est de vingt, l'épi qui en sort contient vingt grains semblables. Et lorsque le grain semé possède une vertu germinative infinie, les grains qui en poussent sont sans nombre.

Voici comment du cœur de Marie, à l'instant où son Enfant expira, l'humanité pousse renouvelée, rachetée; et en vertu du sacrifice de son Fils qui est tout-puissant, même mort, l'ensemble des hommes, depuis Jean qui fut le premier-né jusqu'au dernier qui verra la lumière du soleil, sont tous fils de Marie.

Tous sans exception, même les infortunés qui ne la connaissent point et aussi les malheureux qui la blasphèment. Mystères de la

charité! Ce sont bien eux qui jouissent le plus, sans s'en douter, des bénéfices de leur nouvelle filiation, comme nous allons le voir.

Lorsque Noé, atterri, pour ainsi dire, sur le sommet de l'Ararat, traversa, suivi de sa famille, l'empire de la mort, la terre devenue un cimetière immense, dont le soleil est la lampe funéraire, et qu'il vit des arbres demandant des branches, des collines converties en vallons, et des abîmes changés en montagnes; lorsqu'il contempla des masses informes de cadavres mêlés de toutes sortes de débris en putréfaction, sans même qu'un oiseau de proie vînt interrompre cette tragique monotonie : tout silencieux, tout sans couleur, tout sans mouvement; dans l'air pas un souffle, dans les champs pas une seule fleur, le saint patriarche put fort à propos s'écrier : « L'humanité n'a pas eu une mère. »

A présent la terre garde sans doute plus de vertu qu'avant le déluge. Mais quel crime de ce temps-là ne se commet pas, agrandi jusqu'au bout? Le blasphème pousse comme des mauvaises herbes dans une terre en friche. Les péchés les plus difficiles à nommer em-

pruntent leur concours à tous les beaux-arts pour s'exhiber en plein monde. Et ce qui rend plus coupable l'égarément de l'humanité actuelle, c'est qu'elle est mieux éclairée qu'autrefois et que son péché revêt souvent le caractère collectif.

Je ne sais pas si l'histoire montre dans son volumineux livre une seule page si noire que la première de notre siècle. La plus courtoise des nations, la plus chevaleresque, la plus vivante, celle qui a rendu la Terre sainte à son maître, la France, est devenue injuste au point de bannir ses fils les plus saints, comme on bannissait les lépreux en Israël; elle s'est faite haineuse, ingrate envers Dieu comme nation; et permettez à un étranger de le constater le cœur percé de douleur, elle est devenue la nation suicide.

Pourquoi la justice de Dieu s'arrête-t-elle aujourd'hui? Pourquoi plane-t-elle toujours sur nous et ne frappe-t-elle jamais? C'est que l'humanité possède bien une Mère. Nous n'avons pas besoin de lire la prophétie de la Salette pour savoir que Marie retient le bras de la Justice de Dieu.

Marie, en effet, est placée entre le ciel et la terre pour recevoir et les bénédictions que Dieu accorde aux hommes et les malédictions que les hommes commettent envers Dieu.

Il n'y a pas une seule flèche qui, avant d'atteindre le cœur du bon Dieu, ne traverse le cœur tendre de notre Mère.

Si au lieu de prêcher ces vérités devant une jeunesse pieuse, une jeunesse d'élite, j'avais à les prononcer devant un auditoire quelconque, il serait à craindre que quelqu'un ne pensât que ce qu'on nous raconte de cette médiation de la très sainte Vierge ne soit que de pieuses exagérations.

Comment se fait-il, en effet, que, recevant dans son cœur immaculé les traits de tous les méchants de ce monde, elle ne succombe pas? Est-elle, par hasard, plus forte que son Fils, qui ne put se tenir debout et succomba sous les traits de ses ennemis?

Voyons, s'il vous plaît, le secret de sa force, tel qu'il se montre à notre infime portée. Il est un axiome théologique devenu banal à force d'avoir été répété : « Quand Dieu élit quelqu'un pour lui confier une charge, il lui

donne en même temps tout ce dont il a besoin pour remplir son ministère. » Ce principe, qui a son application directe dans l'ordre de la grâce, s'adapte aussi bien à l'ordre de la nature. Ainsi, lorsque Dieu élit une femme pour en faire une mère, il lui communique toute la patience nécessaire afin d'endurer les impertinences de ses enfants, toute la force qu'il faut pour résister à leurs égarements, tout l'amour dont elle a besoin pour supporter les taches qu'ils jettent sur le nom de leurs ancêtres. Donc, lorsque Dieu a choisi Marie pour être Mère de tous les hommes, Il a déposé également dans son cœur toute la patience et la force nécessaires pour supporter les impertinences, les égarements et les crimes des hommes de tous les siècles; de telle façon qu'elle peut dire, plus proprement que saint Paul : *Je puis endurer tout dans Celui qui me soutient.*

Vous savez que les qualités les plus caractéristiques de l'amour maternel sont la tendresse dans l'action et la fermeté dans la résistance. Quelle est celle de ces deux qualités qui est la plus accentuée dans l'amour de

Marie? Au premier abord, il semble que la tendresse l'emporte sur la fermeté; et c'est précisément tout le contraire qui arrive. Est-ce peut-être parce qu'elle est en réalité plus ferme dans la résistance que tendre dans son affection? Non, certes. Les deux qualités sont également proches de l'infini; et néanmoins, à nos yeux, la tendresse n'est pas aussi visible que la fermeté. En voici, à mon avis, la cause : Nous évitons, sans nous en rendre compte, beaucoup de dangers mortels pendant notre pèlerinage ici-bas; nous sommes très souvent, sans nous en rendre compte, éloignés des pièges où nous aurions succombé certainement; et nous remportons, à notre insu, plusieurs victoires sur l'ennemi de notre âme. Quelle est la cause de cette inconscience? Nous tâchons toujours d'expliquer par des moyens naturels tout ce qui se passe dans l'ordre de la grâce. Nous sommes entourés de surnaturel, d'action divine, et cependant nous ne voyons rien qui nous pousse à regarder en haut. Et ne croyez pas que je parle des mondains. Nous-mêmes, chrétiens et fils de l'avant-garde de Marie, entendons-nous

parler et parlons-nous même de la Providence? Les mots « cas fortuit, coïncidence, chance, fatalité » et d'autres semblables sont beaucoup trop familiers à nos oreilles et aussi, mes frères, à nos lèvres. Le mot « Providence » est devenu en quelque façon un mot poétique de la religion, sans aucun sens pratique dans la réalité des choses. Et voilà pourquoi nous écartons des événements, en ce qui nous concerne, l'action divine, la médiation de Marie. Et voilà comment la tendresse de l'amour de Marie se perd à nos yeux.

Je crois que le jour de notre jugement particulier, la source des plus grands étonnements sera de lire sur le livre de la vie, ouvert à nos regards, la liste des faveurs, des grâces que Dieu nous a accordées par l'intermédiaire de notre tendre Mère. Hélas! les étonnements de l'éternité sont autrement à craindre que ceux du temps.

Avez-vous jamais pensé profondément, chers frères, quelle est la cause de cette matérialisation de la vie? Je vous avoue que jusqu'à ces jours-ci, et justement pour rappeler votre attention sur ce sujet, je n'ai pas considéré

attentivement cette question si vitale. Ce sont, à mon avis, nos lectures habituelles qui couvrent d'une certaine couche anti-spirituelle notre âme. Ce que nous lisons plus habituellement et avec le plus d'empressement, ce sont les journaux. Moi, pour ma confusion, je fais devant Dieu et devant vous la confession que le jour où je n'ai lu la feuille des événements quotidiens, je me trouve plus vide que si j'avais omis la lecture spirituelle. Vous accorderez qu'un prêtre lira les feuilles convenables, et cependant rencontre-t-on dans la plupart des journaux catholiques le mot, le doux mot de Providence ?

Si vous voulez, mes chers amis, connaître, afin de l'aimer de plus en plus, votre sainte Mère Marie, nourrissez votre âme de bonnes lectures, j'ajoute de pieuses lectures. Tandis que vous êtes à Saint-Grégoire, ce sont vos maîtres qui vous dirigent, vous n'avez pas la permission naturellement de choisir vos lectures, et de tracer de votre main une méthode de vie ; mais demain, lorsque vous serez sorti de ce pieux nid placé sous la protection de l'auguste Reine des cieux, lorsque vous

parcourez la vie de vos propres ailes, chers frères, souvenez-vous de ce que vous dit cet étranger, qui s'exprime péniblement, mais qui vous aime bien : vos dangers seront extrêmes ; le besoin de régler votre vie, autant que possible, selon la méthode du collège, sera plus grand que jamais ; la nécessité des lectures substantielles pour votre âme sera nécessaire.

Pour terminer, afin de vous soulager de ce petit quart d'heure qu'on m'a doucement poussé à vous consacrer, je vais vous laisser l'écho de paroles autrement propres et expressives que les miennes, ce sont des paroles que le doux saint François de Sales adressait à une âme pieuse : « Quand sera-ce que Notre Dame naîtra dans notre cœur ? Pour moi, je vois bien que je n'en suis pas digne ; vous en penserez tout autant de vous. Mais son Fils naquit bien dans l'étable. Et courage donc, faisons faire place à cette sainte pouponne. Elle n'aime que les lieux approfondis par l'humilité, avilis par simplicité, élargis par charité. Elle se trouve volontiers auprès de la crèche et auprès de la croix. Elle ne se soucie point si elle va en Égypte, hors de

toute récréation, pourvu qu'elle ait son cher
Enfant avec Elle. »

Place donc, mes frères, place dans notre
cœur à Jésus, place à Marie. C'est seulement
ainsi que nous arriverons à en posséder une
dans leurs cœurs, au sein de la patrie céleste.
Ainsi soit-il.

Tours, 28 mai 1905.

